

arrière, finirent par prendre place à table, en s'asseyant sur le bord de leur chaise.

Mlle Dementières était à la porte de la salle à manger.

Irma se tenait à côté d'elle.

—Les connaissez-vous, ces gens?—demanda Henriette à Irma Courieul.

Irma secoua énergiquement la tête.

—Non,—fit-elle à voix basse,—ils ne venaient jamais du côté de Glandière, je suis bien certaine qu'ils ne me connaissent pas non plus.

—Alors, allez et venez en servant le déjeuner, autour de la table, et ne perdez pas une de leurs paroles....

Fabrice, lui aussi se mettait à table, faisant face à sa bonne sœur.

Le couple, embarrassé dès l'abord, n'osait au début se laisser aller à son appétit formidable.

Mais après deux ou trois verres de vin remplis jusqu'aux bords, les mâchoires commencèrent à fonctionner avec un entrain formidable.

Cette mastication était effrayante.

Fabrice l'excitait encore, en leur disant :

—Allez ! mangez ! ne vous gênez pas.... Vous ne trouvez donc pas ça bon !

Les yeux, les lèvres, tout le corps de Poiroux et de la Doucine répondaient au contraire pour eux ; à présent, ils s'en donnaient à cœur joie, buvant force rasades, et s'essuyant d'un revers de main prolongé, après d'éloquents claquements de lèvres.

Quand Fabrice les jugea bien à point, il entama son interrogatoire.

—Alors, comme ça,—débuta-t-il,—ma sœur m'a dit qu'il vous était arrivé cette nuit une aventure ?

—La Doucine toussa.... et Poiroux s'étrangla en voulant boire d'un coup un énorme verre de vin.

—Heu ! heu !—fit la Doucine.

—Des histoires ! des histoires !—ajouta Poiroux.

Fabrice interrogea sa sœur du regard en lui disant :

—Mais que m'as-tu raconté, toi ?

—Ce que Poiroux et la Doucine m'ont raconté tout à l'heure.

Poiroux eut un gloussement en ingurgitant une énorme tranche de jambon qui s'obstinait à se mettre en travers.

—Dame, la nuit,—fit la Doucine en traînant ses mots,—on ne voit pas bien clair, on se fait des idées.

Le frère et la sœur échangèrent un regard. Dans ce muet langage ils se disaient :

—Ces deux gredins-là se moquent de nous.

Fabrice cligna de l'œil, et ce signe fut aussitôt compris par Henriette.

Les deux braconniers venaient de s'empêtrer de jambon salé et les bouteilles étaient vides.

Henriette se garda bien de donner l'ordre à Irma de les remplacer par des bouteilles pleines.

Si bien qu'au bout de quelques instants, comme il n'y avait point d'eau sur la table, la Doucine et Poiroux commençait à tirer la langue et se mettaient à suer sang et eau.

Force fut donc de s'exécuter.

Et à une nouvelle interrogation de Fabrice :

—Parle, toi, la Doucine,—fit Poiroux.

Et il ajouta avec modestie :

—Elle a le filet bien mieux coupé que le mien, moi je ne sais pas.

Avec force réticences, en rechignant, se faisant arracher littéralement les paroles une à une, la Doucine commença à raconter de nouveau son récit.

Pour Fabrice, lorsqu'elle eut terminé, il ne pouvait y avoir l'ombre d'un doute, c'était bien de la Petite Mai qu'il était question.

Evidemment elle battait les bois de Rivaude, dans les environs du roncier.

Fabrice respira longuement quand la Doucine eut terminé sa narration.

—Je serais très curieux de voir une créature pareille,—dit-il,—oui, je serais très curieux....

La Doucine et Poiroux le regardaient avec effarement.

—Vous n'avez pas peur qu'il vous jette un sort?—demanda la femme.

M. Dementières et sa sœur éclatèrent de rire....

—Non,—répliqua Fabrice,—nous n'avons point crainte des sorts, pas plus que nous n'avons peur des démons, des sorciers, des fées ou des fades.... Nous n'avons peur de rien, et si vous voulez me faire voir votre sorcière.... ma foi, ça n'est pas quinze francs, c'est vingt francs que je vais vous donner de vos faisans.

Poiroux hésitait, la Doucine hochait la tête.

—Paraît qu'il y en a, de ces créatures-là, qui vous sautent dessus et qui vous étranglent.

Ce furent de nouveaux rires de Mlle Dementières et son frère.

Mais ce dernier eut bien vite raison des hésitations et des frayeurs de la Doucine et son maître.

Il ouvrit son porte-monnaie et tendit un beau louis tout neuf à Poiroux en lui disant :

—Prenez donc, grande bête !.... Puisque je serai avec vous, vous pensez bien qu'il n'y aura aucun danger.

La Doucine, qui commençait à avoir la langue épaisse, répétait inconsciemment :

—Faut s'méfier, faut s'méfier !....

Poiroux se décida cependant à empocher le louis qui avait pour lui des attractions fulgurantes.

—Pour l'orsse,—dit-il,—n'y a qu'à se trouver là, à la nuit noire, s'arranger sous un abri, et mettre à cuire des pommes de terre. La créature viendra bien les manger comme la dernière fois.... et vous la verrez....

—Oui, c'est cela,—fit Fabrice,—mais à une condition, c'est que vous ne bougerez pas de Vernon jusqu'à l'instant de votre départ.

—Si vous voulez.

—Vous devez être las, vous allez vous coucher dans la grange.... dans le foin, vous aurez chaud, vous dormirez un bon somme.... et au soir, tard, après avoir mangé, nous nous mettrons en route.

—Oui,—ajouta Henriette en battant des mains comme une petite folle,—je suis enchantée de voir cela....

Ainsi fut fait.... Poiroux et la Doucine s'installèrent dans la grange et s'enfoncèrent dans le foin.

—Enfin !—s'écria Fabrice, lorsqu'il fut seul avec sa sœur,—nous allons donc la tenir !.... Car, il n'en faut pas douter, c'est elle. N'est-ce pas, tu en es sûre comme moi ; ça ne peut être qu'elle.

—Bien sûr,—appuya Irma qui vint juste à point se mêler de la conversation....—Ah ! elle en a, du vice !....

—Oui, mais ça n'est pas tout ça,—reprit Henriette,—qu'est-ce que nous allons faire ? Parce qu'il ne faut pas qu'elle nous glisse dans les mains comme l'autre fois.

—Mon Dieu c'est bien simple. Tandis qu'elle s'approchera, nous sauterons sur elle.... Il est évident qu'elle arrivera auprès du feu, comme elle l'a déjà fait....

—Hum ! si elle a de la méfiance !

—Elle n'en aura pas.... En pleine nuit.... et avec ce froid.... Elle sera convaincue que c'est comme la précédente nuit....

—Oh ! une fois que je la tiendrai,—gronda Irma,—vous pouvez être certains que je ne la lâcherai pas.

—Ni moi non plus,—ajouta Fabrice, dont le visage prit une expression féroce.

—Eh bien, attendons ce soir.

—Et les autres, Poiroux et la Doucine ?

—Oh ! ils doivent ronfler comme des tuyaux d'orgue, dans la grange.... Ils étaient plus qu'aux trois quarts gris, ils semblaient tomber de sommeil....

Fabrice Dementières se trompait.

Poiroux et la Doucine s'étaient bien enfouis dans le foin ainsi que nous l'avons dit, mais ils n'avaient pu dormir.

Comme des alcooliques qu'ils étaient, ils ne furent pas plus tôt exposés à la chaleur du foin qu'ils commencèrent à s'agiter, à se tourner et se retourner sans pouvoir trouver une position stable.

—Qué qu't'as à gigoter comme ça ? Tu ne peux pas te tenir en place,—fit Poiroux d'une voix qu'emportait déjà le vin et l'eau de vie.

—Ben !.... et vous ?—répliqua la Doucine, qui devenait très insolente, du moment qu'elle avait quelque peu insisté sur le cognac,—avec ça que vous vous tenez tranquille, vous !

—Quest-ce que t'as ?....

—J'ai ce que vous avez, parguienne.... J'ai soif....

—Ah ! oui,—répéta Poiroux avec conviction,—j'ai terriblement soif.

—Eh ben ! en ce cas, quand on a soif, quest-ce qu'on fait ?

—On boit.

—Ben sûr.

—Oui, mais n'y a pas de quoi à boire.

—Bon Dieu ! bon Dieu !.... Que vous êtes donc un homme agonant à vous embarrasser comme ça dans toutes les affaires....

—Où que tu veux que je prenne à boire ?....

—N'avez-vous point de l'argent ?

—Et puis ?

—Vous n'avez qu'à me donner la pièce ; je saurai bien sortir d'ici, et du parc aussi, sans qu'ils me voient.... et pour courir jusqu'à Souesmes, et rapporter deux litres, ça ne sera ni long ni malin.

—Tu feras ça, toi !....

—Donnez la pièce et vous verrez.

Poiroux allongea le jaunet.

Alors la Doucine s'en fut à la porte qu'elle loqueta vainement.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

Nul Remède Universel

N'a encore été découvert ; mais, comme au moins les quatre cinquièmes des maladies humaines ont leur source dans l'impureté du Sang, une médecine qui restaure ce fluide à une condition saine arrive presque à être une cure universelle. La Salsepareille d'Ayer agit sur le sang dans toutes les périodes de sa formation, et est, par conséquent, adaptée à une plus grande variété de maladies qu'aucune autre médecine connue. Les

Furoncles et les Boutons

Qui résistent à un traitement ordinaire, cèdent à la Salsepareille d'Ayer après un essai comparativement court.

Mr. C. K. Murray, de Charlottesville, Va., écrit que durant des années il était affligé de furoncles qui lui causaient beaucoup de souffrances. Ceux-ci furent suivis de boutons rouges dont il avait plusieurs à la fois. Il commença alors à prendre de la Salsepareille d'Ayer, et après en avoir pris trois flacons, les boutons disparurent, et depuis six ans il n'a pas eu même l'apparence du moindre petit bouton.

Cette insidieuse maladie, la Scrofule, est la cause fertile d'innombrables maux, la Consomption étant l'un de plusieurs également fatals. Les éruptions, les ulcères, le mal aux yeux, la faiblesse et l'épuisement des muscles, un appétit capricieux et autres maux semblables, sont presque des indications certaines d'une infection scrofuleuse dans le système. Beaucoup de figures, qui autrement seraient belles, sont défigurées par des boutons, des éruptions, de vilaines pustules, qui proviennent de sang impur, montrant le besoin de la Salsepareille d'Ayer pour remédier au mal.

Tous ceux qui souffrent des désordres du sang devraient essayer de la Salsepareille d'Ayer—éviter de se servir de toutes poudres, onguents, lotions, et spécialement de compositions bon marché et sans valeur, lesquelles, non seulement, manquent d'effectuer une guérison, mais plus fréquemment aggravent et confirment les maladies que des annonces mensongères promettaient de guérir.

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens. Prix \$1; six flacons, \$5.